Chroniques d'une haine ordinaire CRÉATION

Textes de **Pierre Desproges**
Mise en scène **Michel Didym**

Théâtre de la manufacture / direction Michel Didym - 10 rue Baron Louis, BP 63349 54014 Nancy Cedex www.theatre-manufacture.fr / 03 83 37 42 42

Chroniques d'une haine ordinaire CRÉATION

Textes de **Pierre Desproges**
Mise en scène **Michel Didym**

Textes ..... Pierre Desproges
Mise en scène ..... Michel Didym
Avec ..... Christine Murillo et Dominique Valadié
Scénographie ..... Laurent Peduzzi
Lumière ..... Joël Hourbeigt
Costumes ..... Christine Brottes
Adaptation musicale ..... Mélanie Collin-Cremonesi
Son ..... Alexandre Omé
Collaboration artistique ..... Éric Lehembre

Coproduction
Théâtre de la Manufacture – CDN de Nancy Lorraine
La Pépinière - Paris
Le Volcan, scène nationale – Le Havre

« Les gens malheureux ne connaissent pas leur bonheur »

C'est à la librairie de Théâtre Ouvert en feuilletant les éditions Actes Sud Papiers que j'ai vraiment découvert Pierre Desproges. Je ne l'avais jamais vu à la télévision. J'ai alors aimé furieusement, au delà de l'homme, de l'acteur, du bouffon tragique : l'auteur. L'interprète fulgurant totalement atypique qu'était Pierre Desproges a fait oublier qu'il était aussi un grand dramaturge. Comme si l'acteur et son génie faisaient écran à l'auteur.

C'est de cette passion pour son écriture qu'est né le spectacle Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir, au Théâtre des Abbesses.

La lecture des Inédits, que j'ai recherchés laissait apparaître un autre versant de l'auteur, plus ambivalent et sombre, plus complexe et lyrique parfois bêtement taxé de misogynie. C'est cette face méconnue de son écriture qui me donna envie de créer ce deuxième spectacle où je fais appel à deux grandes actrices pour modifier l'écoute de cet auteur, et ainsi révéler au public l'irrévérence et la violence comique de cette langue exempte de vulgarité.

Christine Murillo et Dominique Valadié, toutes deux singulières et inclassables dans le paysage théâtral français nous font entendre avec finesse et intelligence les subtilités et les paradoxes de Pierre Desproges à travers une langue stupéfiante faite d'enfance et de gravité.

Aujourd'hui, une nouvelle génération peut découvrir avec délice cette langue fracassante et jubilatoire où la pensée du monde et le regard acéré de Desproges met à nu nos aspirations. Il y a en effet dissection de nos fragilités. Humour et politique sont teintés de gravité, nous sommes amené à observer et comprendre l'inconfort des idées. Cette écriture est à la jonction de deux mondes, comme si elle provenait du classicisme français dans ce qu'elle a de plus écrit, et rejoignait soudainement une fulgurance presque insolente. Nous jouons ici avec une langue souple et pirouette à l'image du funambule à qui le vide ne fait pas peur, et risquant des raccourcis périlleux d'apparence arbitraire.

Pierre Desproges a le courage de la haine. Ce théâtre dont il nous parle lui même avec force lucidité n'exclut personne. L'individuel et le collectif y ont place. Son écriture rend hommage à l'humanité en engageant sa splendeur et son horreur.

Michel Didym

Pierre Desproges

1939 Naissance à Pantin.

1967 Vendeur d'assurance vie.
Enquêteur pour l'IFOP.
Auteur de romans photos pour la Veillée des Chaumières.
Rédacteur au courrier du cœur de Bonne soirée.

1968 Directeur commercial d'une fabrique de fausses poutres en polystyrène.

1969 Pronostiqueur à Paris turf.

1970 Devient pour six ans journaliste à l'Aurore.

1975-77 Grand reporter au Petit Rapporteur de Jacques Martin sur Antenne 2.
Apparaît sur la scène de l'Olympia dans le spectacle de Thierry Le Luron.

1978-79 Sur les ondes de France Inter dans Saltimbanques de Jean Louis Foulquier
et aux cotés de Thierry Le Luron dans Des parasites sur l'antenne.
Création avec Evelyne Grandjean Qu'elle etait verte ma salade au théâtre des 400 coups.
Du varech dans mes espadrilles l'été sur France Inter.
Première partie du spectacle de Le Luron à Bobino

1980 Présence quotidienne sur France Inter dans Le Luron de Midi
puis dans le Tribunal des Flagrants délires avec Claude Villers et Luis Regos.
Auteur interprète de Corbiniou, émission pour les enfants sur TF1

1981 Collaboration régulière à Pilote
Parution de Manuel de savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis
Emission hebdomadaire sur RMC avec Michel Denisot et Valérie Mairesse Si c'est pour la culture on a déjà donné.

1982 Participe à la création de Merci Bernard sur FR3.
Création sur FR3 de la Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède (cent épisodes).

1983 Poursuit sa carrière de procureur du Tribunal sur France Inter et sa Minute nécessaire.
Parution de Vivons heureux en attendant la mort.

1984 Trois mois sur la scène du théâtre Fontaine.
Edition de l'enregistrement du spectacle en double album.

1985 Tournée du spectacle (200 dates).
Parution du Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis.
Parution de son premier roman Des femmes qui tombent.

1986 Emission quotidienne sur France Inter Les Chroniques de la haine ordinaire.

1986 Spectacle au théâtre Grévin Desproges se donne en spectacle.

1987-88 Tournée du spectacle.
Parution des Chroniques de la haine ordinaire.

1988 avril « Pierre Desproges est mort d'un cancer. Etonnant, non ? »

Michel Didym metteur en scène

Après une formation à l'École Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Strasbourg, Michel Didym a joué, notamment, sous la direction de Georges Lavaudant et d'Alain Françon dont il a été l'assistant sur plusieurs spectacles. En 1986, il est membre fondateur des APA (Acteurs Producteurs Associés) avec André Wilms, Evelyne Didi, Anouk Grimberg, André Marcon, Sophie Loukachevsky, Anne Alvaro, et réalise sa première mise en scène en collaboration avec Charles Berling, Succubation d'incube, d'après les rencontres des surréalistes sur la sexualité.
En 1989, lauréat du prix Villa Médicis-hors les murs, il dirige plusieurs ateliers à New York et à San Francisco sur des textes contemporains français.
À son retour, en 1990, il fonde en Lorraine, la Compagnie Boomerang dont le travail est résolument tourné vers le répertoire contemporain.
Il met en scène : *Ruines Romaines* de Philippe Minyana à la Grande Halle du parc de la Villette ; Boomerang, le salon rouge de Philippe Minyana au Théâtre de la Bastille ; *Lisbeth est complètement pétée* d'Armando Llamas à Théâtre Ouvert ; *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès à l'Abbaye des Prémontrés ; *Le Dernier Sursaut* de Michel Vinaver à l'Opéra Théâtre de Metz.
En 1993, il est invité au Festival d'Avignon pour la première version de *La Rue du Château* d'après les rencontres des surréalistes sur la sexualité.
L'année suivante, il met en scène *Visiteur* de Botho Strauss au Théâtre de la Ville et est également professeur à l'ENSATT.

Désireux d'approfondir sa relation avec le théâtre contemporain, il fonde en 1995 avec sa Compagnie Boomerang La mousson d'été, événement annuel destiné à la promotion des écritures contemporaines, qui a lieu fin août à l'Abbaye des Prémontrés.
En 1996, il met en scène la seconde version de *La Rue du Château* au Théâtre de la Tempête. Il met également en scène plusieurs opéras. Il interprète et met en scène, en collaboration avec Alain Françon, *Le Dépeupleur* de Samuel Beckett au Théâtre de l'Athénée.
À l'occasion du cinquantième anniversaire du Festival d'Avignon, il tient l'un des rôles principaux dans *Edouard II* de Marlowe mis en scène par Alain Françon dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes.
Il crée *Chasse aux rats* de Peter Turrini pendant la Mousson d'été. En 1998, il crée *Le Miracle* de Gyorgy Schwajda à l'Hippodrome, Scène Nationale de Douai et au Théâtre National de la Colline.
En 1999, Michel Didym met en espace, dans le cadre des Chantiers de Théâtre Ouvert, *Le Langue-à-Langue des chiens de roche* de Daniel Danis.
Il met en scène *Sallinger* de Bernard-Marie Koltès à l'Hippodrome, Scène Nationale de Douai et au Théâtre de la Ville -Les Abbesses et interprète *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès, avec la collaboration artistique d'Alain Françon, pour l'inauguration du Théâtre du Saulcy, Metz.
En 2000, il crée *Yacobi et Leidenthal* de Hanoch Levin au Festival d'Avignon et met en espace, dans le cadre des Chantiers de Théâtre Ouvert, Badier Grégoire d'Emmanuel Darley.
En 2001, il fonde La Meec (Maison européenne des écritures contemporaines) qui a pour mission de favoriser l'échange de textes, la traduction d'auteurs français et européens et leur création, et collabore avec la Comédie-Française : la Mousson d'été à Paris. A l'instigation de la Maison Antoine Vitez, il poursuit la découverte et la promotion d'écritures des pays de l'Est au Festival d'Avignon et entame un partenariat avec France Culture et la Chartreuse de Villeneuve-Lez-Avignon.

En novembre 2001 il crée à la demande de Marcel Bozonnet nouvel administrateur de la Comédie Française, *Le Langue-à-Langue des chiens de roche* de Daniel Danis au Théâtre du Vieux Colombier et en Lorraine.
En 2002, il crée *Et puis quand le jour s'est levé, je me suis endormie* de Serge Valletti et *Normalement* de Christine Angot au Théâtre National de la Colline.
Il est directeur artistique de Tintas Frescas en Amérique latine, organisée par L'AFAA (Ministère des affaires étrangères) en 2003-2004.

Ses dernières créations sont *Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir* de Pierre Desproges (Théâtre de la Ville – Paris), Divans (Mousson d'été, Mexico, Berlin), *Lizbeth està completamente trabada* de Armando Llamas (Théâtre national de Bogota – Colombie), *Histoires d'Hommes* de Xavier Durringer avec Judith Magre (Molière 2006), *Ma Famille* de l'uruguayen Carlos Liscano, *Poeub* de Serge Valletti aux Célestins– Théâtre de Lyon et au Théâtre National de La Colline, *Face de Cuillère* de Lee Hall avec Romane Bohringer au Théâtre des Abbesses –Théâtre de la Ville de Paris, *Le jour se lève, Léopold !* de Serge Valletti au Théâtre du Gymnase de Marseille, *La Séparation des Songes* de Jean Delabroy à Théâtre Ouvert, *Le Mardi à Monoprix* de Emmanuel Darley à Théâtre Ouvert.
En février 2010, création à l'Espace Bernard Marie-Koltès - Théâtre du Saulcy de Metz de *Invasion* ! de Jonas Hassen Khemiri.
En juin 2010, Michel Didym a créé à Naples, dans le cadre du Napoli Teatro Festival Italia, *Le tigre bleu de l'Euphrate* de Laurent Gaudé avec Tchéky Karyo et création musicale de Steve Shehan.

Michel Didym est directeur du Théâtre de la Manufacture CDN de Nancy - Lorraine depuis le 1er janvier 2010.

Christine Murillo et **Dominique Valadié** comédiennes

Abandonnant la danse, Dominique Valadié suit les cours d'Art Dramatique de Victor Sarjak, à Nice, tandis qu'abandonnant ses brillantes études vétérinaires, Christine Murillo suit ceux de Jean Périmony.
Toutes deux reçues au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique, Christine Murillo et Dominique Valadié n'y seront ensemble qu'une petite année, de 1975 à 1976.

C'est au moment où Dominique Valadié rencontre Antoine Vitez que Christine Murillo entre à la Comédie-Française.
Et quand Dominique y entre Pensionnaire à son tour, Christine en part Sociétaire, le temps de jouer ensemble *Le Menteur* de Corneille sous la direction d'Alain Françon.

Alain Françon, Dominique ne compte plus combien de spectacles ils ont faits ensemble. En fait au moins 19 à ce jour. Et avec Christine, 5. Dont trois qui les réunissent : *Chambres* de Minyana, *le Menteur sus-nommé* et *la Remise* de Planchon.

Chacune de son côté a joué sous la direction de Jean-Luc Boutté, Charles Tordjman, Marcel Bluwal, Jacques Nichet, Michel Didym déjà, Bruno Bayen, Claude Régy, Jean-Pierre Vincent, Christian Colin, Yves Beaunesne et … Alain Françon.

Mais Dominique travaillait notamment aussi avec Antoine Vitez, Marcella Salivarova, Françoise Petit, Blandine Savetier, Jérôme Deschamps, Emmanuel Daumas…
et Christine avec Jean-Paul Roussillon, Jacques Lassalle, Jean- Marie Villégier, Jacques Weber, Jean Dautremay, Alfredo Arias, Jean Jourdheuil, Bérangère Bonvoisin, Andreï Konchalovski, Maurice Bénichou, Denis Marleau, Jean-Baptiste Sastre, Denise Chalem, Patrice Kerbrat, Laurent Pelly…

Parallèlement, Dominique a tourné avec Benoit Jacquot, mais pas avec Coline Serreau, Gérard Oury, Paul Vecchiali, Gérard Mordillat, Jacques Fansten, Marcel Bluwal, Ariane Mnouchkine, Marco Pico, Christine Carrière, Aki Kaurismäki, Romain Goupil, Jean-Pierre Améris, Francis Girod, Anne Le Ny et Albert Dupontel, tandis que Christine, si.
Et Christine a tourné aussi avec Benoît Jacquot, mais pas du tout avec Michèle Rosier, Bertrand Blier, Vincent Dietschy, Sophie Fillières, Bruno Herbulot, Pierre Aknine, Hervé Baslé, Sarah Lévy, Hugo Santiago et Nina Companeez, tandis que Dominique, oui.

En 1986, Dominique donne naissance à un joli garçon, au moment où Christine, elle, jette, avec deux amis du Conservatoire Grégoire Œstermann et Jean-Claude Leguay, les premières ébauches du *Baleinié, dictionnaire des tracas* dont trois tomes sont édités à ce jour au Seuil.

En 1993, Dominique Valadié est nommée Professeur au CNSAD, et l'est encore. Dans le même temps Christine fait partie du jury d'entrée mais se jure de ne jamais recommencer.

Christine et Dominique ont reçu des prix.
Dominique : deux fois le Prix de la Critique et une fois le prix Gérard Philipe. Christine, deux Prix d'interprétation dans des Festivals de Courts-Métrages : celui de Brest et le Lutin de Paris (prix plutôt mal connus), et le prix Arletty (prix qui n'existe plus).

Mais à elles deux, elles comptabilisent sept nominations et trois Molière, dont chacune un Molière de la Meilleure Comédienne. (Ouf !)

Enfin, si en 1983 Christine joue *Les Estivants* sur la scène du Français avec sa chienne Lara et une jambe dans le plâtre (pour cause de double fracture survenue pendant *Dom Juan* au Liceo de Barcelone, qui depuis a brûlé), Dominique, elle, tourne entre 1982 et 1984, avec Pierre Desproges, plusieurs épisodes de *La minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*.

Étonnant, non ?

Joël Hourbeigt lumière

Joël Hourbeigt a été éclairagiste du Théâtre de l'Aquarium durant les saisons 1979, 1980, 1981. Eclairagiste indépendant depuis 1982.
Il travaille avec les metteurs en scène Philippe Adrien, Sylvie Loucachevsky, Alain Françon, Valère Novarina, Jean-Michel Ribes, Claude Yersin, Antoine Vitez, Catherine Anne...
Il collabore également avec les décorateurs Yannis Kokkos, Gérard Didier, Nicolas Sire, Jacques Gabel, Gilles Aillaud...
Il a réalisé les lumières de près de 200 spectacles pour l'opéra, le théâtre et la danse.
Pour l'opéra, il a participé à la création de *Docteur Faust* à l'opéra de Lyon avec Pierre Strosser et Kent Nagano.
Récemment, il a créé les lumières de *l'Européenne* (mis en scène par David Lescot), *Les règles du savoir-vivre dans la société moderne* de Jean-Luc Lagarce (mis en scène par François Berreur), *La Cerisaie* (mise en scène Alain Françon) *Le Dépeupleur* de Samuel Beckett (mise en scène Michel Didym et Alain Françon), *Le Vertige des animaux avant l'abattage* de Dimìtris Dimitriàdis (mise en scène Caterina Gozzi), *L'Echange* de Paul Claudel (mise en scène Yves Beaunesne), *Ordet (La Parole)* de Kaj Munk (mise en scène Arthur Nauzyciel), *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce (mise en scène François Berreur), *Homme sans but* de Arne I. S. Lygre (mise en scène Claude Régy).

Christine Brottes costumes

Après une formation de coupe et de couture à Lyon puis à L'ENSATT, Rue Blanche à Paris, (1984-86) elle réalise des costumes pour de nombreux créateurs, comme : N. Prats, S. Siegwalt, D. Borg, R.Saboungui, C. Belloc, J.D. Vuillermoz, B. Faur –Perdigou, A. Chambon, B. Colin, J. Scobeltzine, S. Schaal, E. Peduzzi, T. Maselli, C. Ouvrard, D. Best, P.J. Larroque...
Parallèlement elle crée aussi des costumes pour Christine Murillo, Jean-Claude Leguay et Grégoire Oestermann : *Xu* (2005) et *Oxu* (2009) ; Olivier Maurin : *Des couteaux dans les poules* de D. Harrower (2007), *Mes amis* d'Emmanuel Bove (2005), *Hermès dans les villes* de Lotthar Trolle (2004), *Chutes* de G. Motton (1997), *Cendres de cailloux* de D. Danis (1995), *Toc* de D. Harms (1993), *Purgatoire à Ingolstadt* de M. L. Fleisser (1993) ; pour Sophie Loucachevski : *Manhattan Médéa* de Déa Loher (2010) ; pour Charles Tordjman et Daniel Martin : *Le bastringue* de K. Valentin (1999) ; pour Catherine Verhelst et Hervé Tougeron : *Musiques de toile* (2005), *Kagel poursuite* (2000) ; pour Laurent Vacher : *La camoufle* de Rémi De Vos (2001), *Les oranges* d'Aziz Chouaki (1998)...
Elle a travaillé avec Michel Didym à deux reprises, pour *Le jour se lève Léopold* de Serge Valletti (2009), et *Le miracle* (1998).

Chroniques d'une haine ordinaire

Création

Spectacle créé à Nancy (54)
au Théâtre de la Manufacture CDN Nancy Lorraine du 14 au 22 septembre 2011

Tournée

Paris (75) La Pépinière Théâtre du 28 septembre au 31 décembre 2011
Le Havre (76) Le Volcan Scène Nationale du 4 au 5 janvier 2012
Aix-en-Provence (13) Théâtre du Jeu de Paume du 24 au 28 janvier 2012

Contact

Marion Raffoux
Administratrice de Production

Théâtre de la Manufacture
CDN de Nancy - Lorraine
10, rue Baron Louis BP63349
54014 Nancy Cedex
Tél +00 33 (0)3 83 37 12 99
Fax +00 33 (0)3 83 37 18 02
m.raffoux@theatre-manufacture.fr

LE FIGARO

Lundi 10 octobre 2011

Sous le scalpel de Pierre Desproges

THÉÂTRE Dans « Chroniques d'une haine ordinaire », Christine Murillo et Dominique Valadié jouent les textes ciselés de l'humoriste.

Dominique Valadié et Christine Murillo, deux comédiennes au sommet. PACOME POIRIER/WIKISPECTACLE

NATHALIE SIMON

« L'*intelligence, c'est comme les parachutes, quand on n'en a pas, on s'écrase !* » C'est l'une des perles tirées des chroniques de Pierre Desproges, qu'il présenta sur France Inter, en 1986, du *Petit Rapporteur*, des *Minutes de Monsieur Cyclopède* ou encore d'inédits. Des textes au vitriol qui déclenchèrent souvent la polémique. Aujourd'hui, sélectionnés et mis en scène par Michel Didym sous le titre *Chroniques d'une haine ordinaire*, à La Pépinière Théâtre, à Paris, ils déclenchent surtout des éclats de rire bénéfiques. « *Son écriture rend hommage à l'humanité en engageant sa splendeur et son horreur* », souligne à raison le metteur en scène.

« Qui a dit : je plains les gens petits, ils sont les derniers à savoir qu'il pleut »

Sexe, amour, amitié, cancer – « *car il faut rire de tout* » et « *Ça fait moins mal quand on en rit* » –, politique, culture, inculture et guerre, les mots et les maux du trublion sont disséqués au scalpel. Avec un sens aigu de la provocation et une liberté de ton que pourraient lui envier de nombreux humoristes actuels.

Entre un monologue drolatique, une envolée philosophique et des dialogues absurdes ou réalistes, divers personnages interviennent : Dieu, Beethoven, Sartre, Woody Allen, Robinson et Vendredi. Ils sont interprétés par deux comédiennes au sommet : Christine Murillo, en robe ample et queue-de-pie, et Dominique Valadié, en chapeau et pantalon large, qui fut la partenaire de Desproges dans *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, de 1982 à 1984. C'est la première fois que deux femmes s'attaquent à un auteur réputé misogyne.

Genre assassin

Au piano à quatre ou deux mains, les deux anciennes pensionnaires de la Comédie-Française font mentir Pierre Desproges : « *Les gens malheureux ne connaissent par leur bonheur.* » Mines expressives, aussi malicieuses que fines mouches, elles éprouvent un vif plaisir à jouer de « *vrais morceaux de bravoure entiers dedans, reliés entre eux par une bassesse d'inspiration qui volera en dessous de la ceinture du moindre nain* », dixit Desproges.

Et dans ce genre assassin, les exemples ne manquent pas : « *Le type qui a inventé l'espèce de fil rouge autour des portions de crème de gruyère, on peut pas le tuer !* », balance Christine Murillo. Ou encore : « *Plus précoce que Mozart, tu meurs. À six ans et demi, il avait déjà composé le* Boléro *de Ravel.* » De son côté, Dominique Valadié compose un Beethoven « *con* », un Sartre abscons et brille sous les plumes d'une perruche. « *Dieu me tripote !* », souffle-t-elle.

Après avoir monté *Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir*, déjà sur des textes de Desproges (2003), Michel Didym souhaite faire connaître Pierre Desproges à « *toute une nouvelle génération* ». C'est plutôt réussi. Le « *parterre de zozos* » qui compose le public de la Pépinière Théâtre, est conquis du début à la fin du spectacle. Parfois, les fous rires couvrent même les paroles des deux actrices. On en redemande : « *Le Seigneur a dit : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même", je préfère moi-même.* » « *Comment avouer son hétérosexualité ?* » Réponse : « *N'y allez pas par quatre chemins. Vous avez vu les bouchons ? Prenez l'hélico.* » Un pur délice d'une heure vingt. ■

La Pépinière Théâtre, 7, rue Louis-le-Grand, Paris (IIe). Tél. : 01 42 61 44 16.

Télérama
Un événement
telerama.fr
Mercredi 12 octobre 2011

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Comme Christine Murillo et Dominique Valadié dans *Chroniques d'une haine ordinaire,* de Pierre Desproges, dirigées avec une délicieuse méchanceté par Michel Didym. Clown blanc et auguste, les deux immenses comédiennes se livrent en s'en délectant à des joutes d'une cruauté libératoire. Si le texte a des faiblesses, les deux artistes le magnifient grâce à une cocasserie, une malignité et une féminité jubilantes. Le comble pour un auteur réputé misogyne ! Mais Murillo et Valadié sublimeraient n'importe quoi, n'importe qui.

Les Echos
LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE
Mercredi 26 octobre 2011

Desproges au féminin

Théâtre

CHRONIQUES D'UNE HAINE ORDINAIRE
Texte de Pierre Desproges

Mise en scène de Michel Didym.
A Paris, La Pépinière Théâtre
(01 42 61 44 16). Durée 1 h 30.

(C) MIRCO MAGLIOCCA

Christine Murillo et Dominique Valadié, un duo de choc qui sert à merveille la prose fantasque de Pierre Desproges.

De l'élégance, de la distance, une vraie fibre comique et un grain de folie... Il faut tout cela pour porter les textes singulièrement drôles de Pierre Desproges. Avec Christine Murillo et Dominique Valadié, on est servi. Le metteur en scène Michel Didym, grand admirateur du fantaisiste disparu en 1988 (1), a eu la bonne idée de confier ces « Chroniques d'une haine ordinaire » à deux comédiennes virtuoses, habituées des grandes aventures théâtrales. Sur la scène de La Pépinière, la prose fantasque, politiquement incorrecte et farouchement misogyne de Pierre Desproges prend une dimension explosive dans la bouche de ce duo de choc.

La « haine » de Desproges s'exerce tous azimuts : haro sur le régionalisme, les intellos, les snobs, les sportifs, le public crétin... ou le sadique qui a inventé le fil rouge pour ouvrir les portions de crème de gruyère. Son amour, il le réserve à la bonne chère, aux tomates, au bonheur éphémère. Son humour n'a pas de tabou : le cancer, les camps de concentration, les jeunes, les vieux, les pauvres... Sa manière de rire de tout, sur le fil du bon goût, est une forme d'exorcisme permanent.

Rire étranglé

Les comédiennes doivent jouer l'ombre et la lumière – simultanément –, le rire vite étranglé, le contraste violent : d'un calembour innocent, passer à la pique acérée ou au trait le plus noir. Le « flot » des mots lui-même est irrégulier : à de longues envolées ironiques et fleuries succèdent des répliques sèches qui provoquent l'éclat de rire.

Pas de chichi dans la mise en scène : économie de gestes – toujours justes, toujours drôles, comme dans la scène anti allemande où Murillo « incarne » le « Tannenbaum » du chant de Noël – ; économie d'accessoires, un grand carré de couleur et un piano – dont jouent nos deux virtuoses – pour seul décor. Tout se concentre sur le jeu. Dominique Valadié, rayon de lune, en pantalon et chapeau bohème, Christine Murillo, rayon de soleil, en robe du soir, s'entendent comme larrons en foire. Elles ne forment qu'une seule voix, alternant sans crier gare philippiques et bons mots, comme possédés par le fantôme de Desproges, qui les fait rire et briller dans un songe de théâtre. Le rêve se brise sur une chanson irrésistible moquant la routine quotidienne. Le public peut bien applaudir à tout rompre, Pierre et ses « Pierrettes » ont prévenu : il n'y aura pas de rappel.

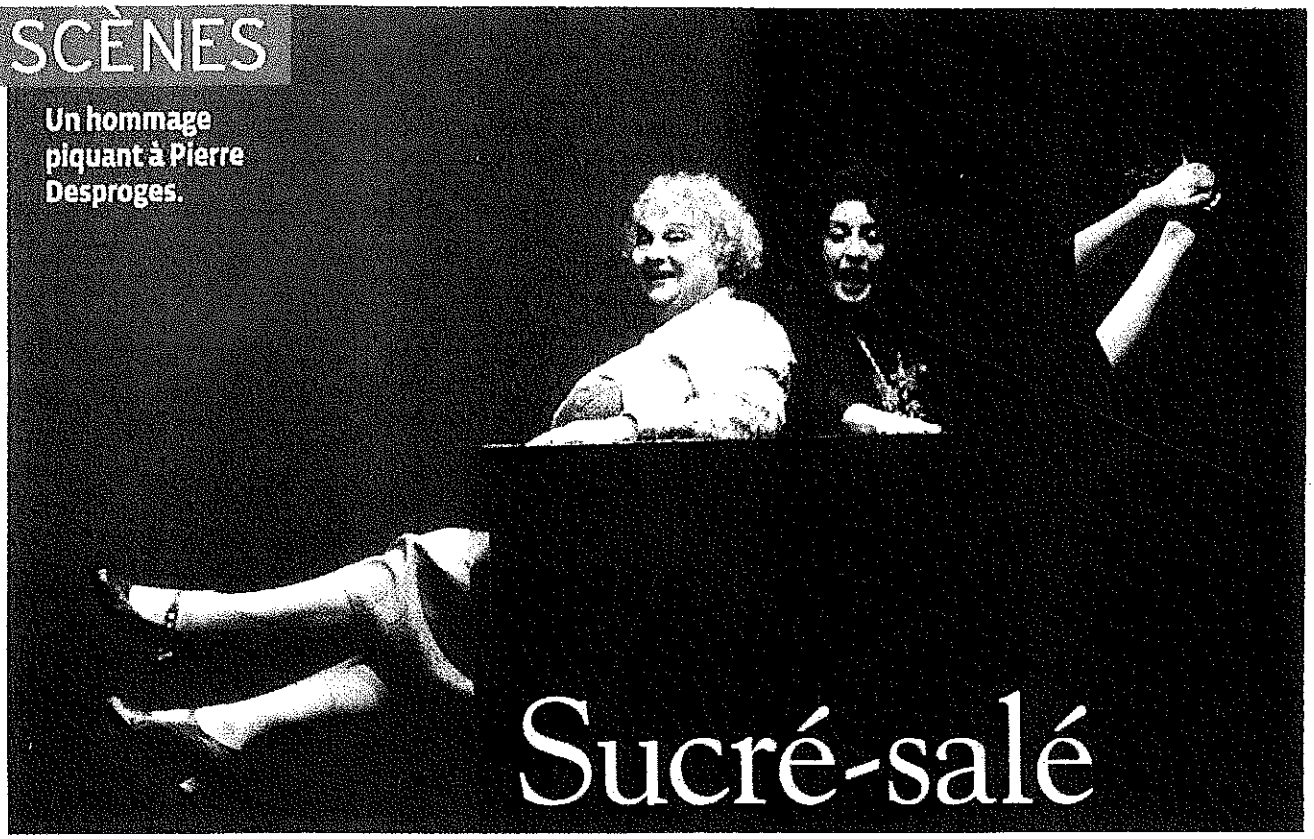
PHILIPPE CHEVILLEY

(1) En 2003, il avait déjà monté à partir de ses textes « Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir ».

L'EXPRESS

Mardi 1er novembre 2011

SCÈNES



Un hommage piquant à Pierre Desproges.

Sucré-salé

CHRONIQUES D'UNE HAINE ORDINAIRE, de Pierre Desproges.
La Pépinière Théâtre, Paris (Ier), puis en tournée.

★★Ah ! Qu'elle fait du bien, cette bouffée de Desproges ! On y respire les riches effluves du mauvais esprit auxquels se mêle le parfum blagueur des cours de récréation. Composées il y a un quart de siècle pour France Inter, ces chroniques sont jouées avec trois francs six sous par l'éblouissant duo que forment la sombre Dominique Valadié et la blonde Christine Murillo, l'une longue, l'autre ronde, toutes deux mâchant à pleine bouche la langue ciselée de l'auteur, sa logique diaboliquement poussée à l'absurde et à la provocation. A commencer par ceci : « L'intelligence, c'est comme les parachutes, quand on n'en a pas, on s'écrase. » A bon entendeur... Au-delà des textes qui arrachent des « oh ! » et des « ah ! » secrets au spectateur vérifiant sur le côté qu'on ne l'a pas vu rire à tant d'incorrectes horreurs, ce qui frappe, c'est l'aptitude du « desprogien » à occuper la scène. Michel Didym, à qui l'on doit cette soirée de honteux plaisir, a trouvé le ton juste : féminin avec un je-ne-sais-quoi de mâle assurance. Salé avec un zeste de sucre glacé. Desproges aurait goûté le mélange. **L. L.**

LE FIGARO
MAGAZINE

Jeudi 27 octobre 2011

Naguère, il y en eut un autre de la même espèce, mais plus rigolard, plus chansonnier, moins métaphysique parce que journaliste sans doute : Pierre Desproges. On ne l'oubliera jamais. Il se trouve que deux formidables comédiennes le ressuscitent actuellement à la Pépinière (2). C'est une idée géniale d'avoir réincarné Desproges sous cette forme-là, car elles donnent à ses textes (extraits des *Chroniques d'une haine ordinaire*) une allégresse, une énorme gaieté et finalement une tendresse très inattendues. Un peu aux dépens de la férocité, mais peu importe, c'est tellement savoureux ! On connaît les deux dames, ce sont Christine Murillo et Dominique Valadié. Non contentes de faire le spectacle, dans une mise en scène merveilleuse de Michel Didym, elles inventent l'une et l'autre des personnages d'une couleur irrésistible. Il faut courir les voir.

ANOUS PARIS
Lundi 31 octobre 2011

humour noir_

"Chroniques d'une haine ordinaire"

Souvent Desproges vous manque ? Normal : infatigable pourfendeur de la bêtise humaine, le bougre cumulait les talents. Sa façon de jouer dans la catégorie noire et désabusée avec la dignité triste d'un archevêque contraint de refuser la communion à une divorcée, de ne pas brosser le spectateur dans le sens du neurone (« Je ne vous aime pas »), de contourner les douleurs (comme Stendhal, par crainte du sentimentalisme, sautait le bonheur), son goût prononcé pour le rire au bord du pire, ses expressions au silex, son ironie distanciée frôlant le silence, sa revue de détail à la sulfateuse, ses textes faussement lyriques écrits avec une méticulosité d'ébéniste, sa pudeur confondante... On s'épuiserait à tenter d'énumérer ce qui fit de lui un formidable styliste, un de ceux qui ne trempaient pas leur plume dans de l'eau tiède. Y parviendrait-on, on n'aurait rien dit de la singularité de cet humoriste connu mais pas assez reconnu de son vivant. Une chose est sûre : tout cela est resté sans équivalent.

Alors il faut courir voir ces "Chroniques" mordantes (échos, portraits et rumeurs à propos d'événements ayant marqué l'année 1986) cueillies au fil d'une émission radiophonique quotidienne sur France Inter. Victime du crabe en 1988, l'inénarrable Monsieur Cyclopède est depuis devenu une icône de l'humour noir. Admirateur tardif, Michel Didym s'était déjà frotté à l'univers desprogien avec "Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir" en 2003. Aujourd'hui, le metteur en scène récidive afin de faire entendre « la violence comique » de cette langue grave criblée par endroits d'éclats de candeur enfantine (« Le type qui a inventé l'espèce de fil rouge autour des portions de crème de gruyère, on peut pas le tuer quand même ! »). Habilement ourdie, la pièce rassemble un joli bouquet d'humeurs et révèle les facettes contradictoires de ce bouffon tragique.

Photo Mirco Magliocca

Christine Murillo (à gauche) et Dominique Valadié font revivre l'humour féroce de Pierre Desproges.

Sautant à cloche-pied d'un sujet à l'autre, notre virtuose du blues gratte sa page comme une guitare sèche, à ceci près qu'il met du Mozart dans son Gaffiot et des accents toniques sur ses douleurs. De la vraie et pathétique histoire de "Robinson et Vendredi" à Himmler en passant par "La Critique de la raison dialectique" par Sartre, sans oublier le cancer et les croquemorts, les saynètes s'emboîtent, portées à ébullition burlesque par un duo de comédiennes au ciselé d'orfèvre. Christine Murillo (joviale) et Dominique Valadié (Droopy "dark") n'ont pas leur pareil pour tenir l'auditoire en haleine, tendre la narration sur une bribe de dialogue, une pirouette fuselée qui désoriente soudain, et exploiter tous les ressorts de ces délectables projectiles cinglants. Léger comme un cocktail, précis comme une roulette de dentiste, voilà du Desproges drôle et atrabilaire comme on aime. Pas mort, l'animal.

Du mardi au samedi à 21 h, le samedi à 16 h à La Pépinière Opéra, 7, rue Louis-le-Grand, 2e. M° Opéra. Places : de 12 à 39 €. Loc. : 01 42 61 44 16 ou www.theatrelapepiniere.com.

Pierre Desproges reprend du poil de la bête après son cancer

Rue89

Vendredi 30 septembre 2011

La mort fut la grande affaire de la vie de Pierre Desproges [1]. Ce grand panseur (mot commun à l'homme vache et au médecin des âmes) des années 80 qui fit flamber le bois de ses mots autant que de ses maux (cancer mon amour) traita de la mort sous toutes ses formes.

De face et en traitre, de l'échappatoire du suicide aux cancans du cancéreux, du four crématoire à la cuisinière à gaz. « Vivons heureux en attendant la mort » (chapitre deux de ses œuvres complètes parues au Seuil) résume sa philosophie de vivre et même son mal de.

Desproges avec un D comme Didym

Sa désespérance multiplia son espérance de vie mais il finira tout de même par laisser la vedette à son cancer, partenaire de scène fidèle. Ce fils de la banlieue (Pantin, 1939) est mort à Paris un jour d'avril 1988. Comme l'écrit si bien Wikipédia [2] (que notre auteur n'a pas connu et donc pas eu le temps de le cuisiner à petit feu), Pierre Desproges était « un humoriste français réputé pour son humour noir, son anticonformisme virulent et son sens de l'absurde ». Souvent imité depuis, jamais égalé.

Valadié-Murillo, un duo est né

Son coup de génie est d'avoir coupé court à toute imitation du défunt en faisant dire (et c'est rien de le dire) ses textes non seulement à un acteur du sexe opposé à l'auteur, donc à une actrice, et non seulement une mais deux, complètement aux antipodes et donc on ne peut plus complémentaires (tels les deux loustics de SAV [4] ou, pour les forts en préhistoire, Poiret et Serrault [5]) pour former un duo exceptionnel, j'ai nommé les épatantes et pétulantes Dominique Valadié [6] et Christine Murillo [7].

Un duo féminin (une rareté) pour honorer un type qui aimait titiller la misogynie, cela ne manque pas de sel et surtout pas de fiel, cette denrée de base de la pensée desprogienne.
Elles sont là sur la scène quasi nue (genre spectacle fauché) l'une en pantalon et chapeau de gavroche, l'autre en robe ample comme une cantatrice. Commencé piano piano, le spectacle va crescendo, avec des pics comme cette séquence où Desproges s'en prend au type qui a inventé « l'espèce de fil rouge autour des portions de crème de Gruyère ».

« Je ne vous aime pas » lance la plus atrabilaire des deux au public, l'autre est plus affable mais tout aussi assassine. Laquelle des deux dit : « Il ne suffit pas d'être heureux. Encore faut-il que les autres soient malheureux » ? Laquelle cite ce nouveau théorème d'Archimède « quand on plonge un corps dans une baignoire, le téléphone sonne » ? Laquelle pérore « "Faute avouée est à moitié pardonnée" disait Pie XII à Himmler » ?

« Je m'en fous que ça porte malheur, j'adore le malheur »

C'est en duo qu'elles évoquent leur précoce enfance. « Mais ma pauvre amie, plus précoce que Mozart, tu meurs. Tiens il était tellement précoce, Mozart, qu'à six ans et demi il avait déjà composé le "Boléro" de Ravel » dit l'une. « Tellement précoce Mozart qu'à 34 ans et demi à peine, il était déjà mort. Ah ! Faut l'faire » rétorque l'autre. L'auteur, lui, est mort très vieux, à 49 ans. Tels des chiens bien des autoproclamés humoristes actues ont déchiqueté son cadavre ; , iles avait pourtant prévenu qu'il serait piégé

On a beau parler de la mort on en est pas moins sujet à l'oubli. C'est le moment où le célèbre fossé des générations sort sa pelle achetée au Vieux Campeur et creuse un trou aussi abyssal que le trou auquel sont sujets les bêtes de scène, trou auprès duquel Desproges aima se pencher pour nous tirer des larmes de rire.

Il défrise toujours le crâne des pensées chauves

Les d'jeunes nés avec des écouteurs sur les oreilles et dont le premier jouet devait être un I phone, You tube un éternel Nounours et Wikipédia la source inépuisable des copié-collé dissertations, que savent-ils de ce type ? Un type au demeurant peu recommandable comme on dit, autrement dit indispensable : la preuve la plupart de ses textes n'ont pas pris une ride.

Il déplait toujours autant à ceux qui ne l'aimaient pas. Défrise comme toujours le crâne des pensées chauves. L'oeil en tournis, il trouvait formidable la Résistance car « c'était la vie au grand air, youkaïdi, Youkaïda » et non moins formidable la Collaboration car « c'était la possibilité d'apprendre une langue étrangère à peu de frais » ? Que savent-ils de l'énergumène les d'jeunes ? Rien. Ou presque.

C'est du moins la conclusion à laquelle en est arrivé l'entre deux âges Michel Didym [3]. Après avoir mis en scène « Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir », il récidive avec « Chroniques d'une haine ordinaire » (titre des chapitre 5 et 13 -le dernier- des œuvres complètes mais le spectacle pioche ici et là dans toute l'œuvre).

Desproges restera comme un maître du rire jaune. « On peut rire de tout, on doit rire de tout » disait-il. Et il le prouva faisant grincer plus d'un dentier. C'était avant le présent retour de l'ordre moral, avant qu'un humoriste devenu courtisan chef d'une chaîne de radio vire des confrères au nom de la bienséante, tartufferie, avant qu'une chaîne de télé espionne le castelet du chef de bande de ses guignols. Desproges, cet anarchiste de droite et de gauche, osait tous les sujets, sans tabou mais non sans travail (un acharné du stylo à plume).

Dans l'un des ses spectacles, en inventoriant le moyens de se suicider, il en vient à lâcher le mot « corde », il le fait exprès sachant qu'une superstition veut qu'on ne prononce pas ce mot sur une scène. Alors il le répète. Et enchaîne :

> « Je m'en fous que ça porte malheur, j'adore le malheur. Il n'y a que ça qui m'excite. Lors, qu'est-ce que je disais ? Oui, alors, le gaz, la noyade, le pistolet, pff ! Faut toujours choisir c'est pas marrant...j'ai jamais pu choisir. T pourtant, il faut toujours faire un choix, comme disait Himmler en quittant Auschwitz pour aller visiter la Hollande, on peut pas être à la fois au four et au moulin ! Mais ne vous moquez pas d'Himmler, c'était pas un imbécile Himmler. C'était un homme capable d'une grande concentration ».

Desproges serait-il aujourd'hui audible sur France-Inter ?

Cette séquence pourrait-elle passer à la radio aujourd'hui ? Elle figure dans le spectacle. Mais Didym ne s'aventure pas plus avant en zones devenues dangereuses, évitant un sketch comme celui titré « On me dit que des juifs se sont glissés dans la salle ». Ou cet autre titré « Les rues de Paris ne sont plus sûres » (« Dans certains quartiers chauds de la capitale, les Arabes n'osent plus sortir tout seuls le soir »). Dommage car le couple insensé que forment Valadié et Murillo peut tout.

Mais ne boudons pas notre plaisir. Il est constant. L'épisode sur Robinson Crusoé et Vendredi vaut à lui seul le déplacement. Je ne résiste pas au plaisir d'en citer la chute. « Pourquoi Vendredi et non pas Dimanche ? demande l'une. Et l'autre de répondre : "Tout simplement pour reprendre le mot charmant de Louise Michel déclinant l'invitation de Karl Marx à la soirée de clôture de la 1re Internationale : -Dimanche, c'est pas possible, j'ai mes radadas" ».

"Chroniques de la haine ordinaire". Créé au Centre dramatique national de Nancy-Lorraine [8] le spectacle est à l'affiche de La Pépinière théâtre [9] jusqu'au 31déc, du mar au sam à 21h, mâtinée le sam à 16h, de 12 à 39€, 01 42 66 93 99. Puis en janvier au Havre, à Aix en Provence. Etc.

Photo du spectacle Eric Didym

L'EST RÉPUBLICAIN
Région
Dimanche 18 septembre 2011

Théâtre Dans la grande salle de la Manufacture à Nancy, jusqu'au 22 septembre

Chroniques d'une haine ordinaire

Nancy. Elles sont deux sur scène pour un passionnant ping-pong verbal. A la volée, elles se renvoient les aphorismes, formules et bons mots de Pierre Desproges extraits de divers sketches et textes inédits, réunis par Michel Didym, avec le concours d'Hélène Desproges et mis en scène par le directeur du Théâtre de la Manu. Avec, pour tout décor, un grand carré rouge qui sert de cadre au petit carré noir d'un piano. A quatre mains, Christine Murillo et Dominique Valadié jouent « Tristesse » de Chopin. Quelques mesures pour introduire ce faux dialogue mais vrai monologue à deux voix qui explore l'amour, la mort, les rapports homme-femme, le bonheur.

Exemple : « — Qu'est-ce que le paradis ?

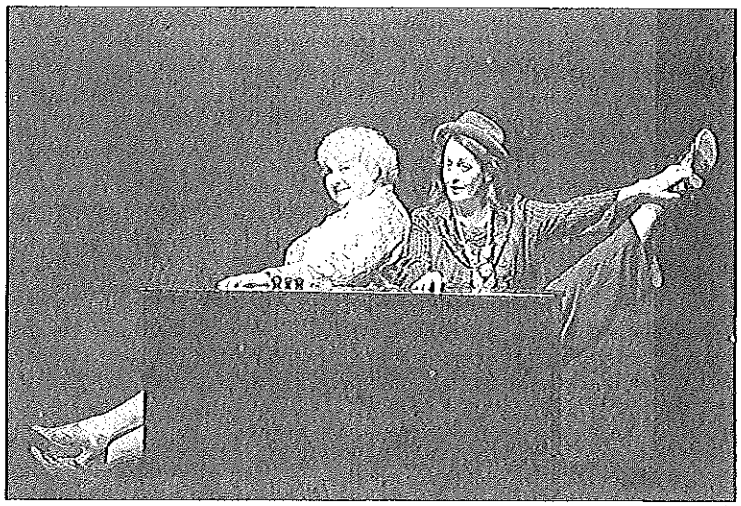
- Le Paradis est un club privé réservé, en priorité, aux imbéciles et aux infirmes : Bienheureux les pauvres d'esprit ! Bienheureux ceux qui souffrent dans leur chair. Le royaume des Cieux leur appartient, dit l'Ecriture. »

Ou encore : « Le Seigneur a dit : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Personnellement je préfère moi-même. »

Plus tard, on suit Robinson Crusoé sur son île, le caleçon à mi-jambes, découvrant et poursuivant Vendredi. Quand Desproges parle des Noirs ou des Arabes, ses dérapages sont toujours contrôlés. Et, lorsqu'il détourne Sartre pour une philosophie existentielle de comptoir hilarante, « le castor » ne lui en voudra pas. L'humoriste manie la gauloiserie avec mesure.

Drôle et rythmé

Par le truchement de ses deux interprètes, il prend le public à partie, le rudoie pour mieux le mettre dans sa poche. Christine Murillo et Dominique Valadié sont épatantes. On rit de tout, même du cancer car on sait que, sur ce registre, l'auteur manie l'autodérision pour mieux masquer ses angoisses. De haine, il est finalement rarement question dans ces Chroniques comiques et touchantes à la fois. C'est drôle, bien cadencé et la mise en scène de Michel Didym contribue à maintenir le rythme. Le tableau final nous entraîne au caf'conc'avec un duo irrésistible. Et si les gens malheureux ne connaissent pas leur bonheur, Desproges et ses interprètes, tout en nous renvoyant, en pleine figure, nos lâchetés et nos petits travers, nous plongent dans une béatitude extraordinaire.



Christine Murillo et Dominique Valadié dans une mise en scène de Michel Didym. Photo Eric DIDYM

Didier HEMARDINQUER

Au Théâtre de la Manufacture, 10 rue Baron-Louis à Nancy jusqu'au 22 septembre. Les 20 et 21 à 20 h 30 ; le 22 à 19 h. Tarifs : 9, 16 et 21 €. Réservations au 03.83.37.42.42.